



Chansons des Quatre Vaux (Nivernais)
Collectées par Achille Millien

Paroles

Plage 12. **La petite Allemande**

sans paroles

Nota

Les collecteurs de chansons traditionnelles des XIX et XX^{èmes} siècles, faute de moyens d'enregistrement, « prenaient », en général, la mélodie sur le premier couplet. C'est-à-dire publiaient la mélodie correspondant aux paroles du premier couplet. Nous n'avons pas, ou très rarement, accès aux documents préparatoires à cette publication, et ne savons pas grand chose sur les conditions d'élaboration de cette ligne mélodique. Est-elle réellement celle que le chanteur ou la chanteuse avait exécutée sur le premier couplet ? L'expérience de nombreux collecteurs des années 1970 montre que, souvent, le chanteur « se cherche » sur les premiers couplets et que la mélodie ne se stabilise que peu à peu. On peut penser que, même à l'époque d'Achille Millien, plus ou moins cent ans auparavant, alors que la civilisation paysanne traditionnelle ne faisait que commencer à mourir, et donc que ces chansons n'étaient pas encore réduites à l'état de souvenirs, il en était peu ou prou de même, ne serait-ce qu'à cause de la situation artificielle, et socialement intimidante, dans laquelle le collecteur plaçait ses « informateurs ».

D'autre part, il arrive très souvent que le nombre de syllabes varie d'un couplet à l'autre : ce qui oblige le chanteur à modifier au moins la structure rythmique pour l'adapter aux paroles, opération qui disparaît sur la partition qui n'offre, sauf rares exceptions, qu'une seule ligne mélodique.

À cela s'ajoute un autre phénomène, d'ampleur plus considérable. Une même chanson de transmission orale a-t-elle pu être chantée de manière rigoureusement identique par deux interprètes différents ? Par un même interprète à des moments différents ? Et, on y revient, mais au-delà de la seule contrainte technique mentionnée plus haut, qu'un chanteur ait, le temps d'une interprétation, chanté tous les couplets de la même façon ? Longtemps les folkloristes des deux siècles passés ont vu dans ce phénomène, qui affecte paroles et musique, un défaut, avant de comprendre qu'il s'agissait là au contraire d'un trait constitutif de la chanson traditionnelle, que le grand ethno-musicologue Constantin Brailoiu appelait « l'instinct de variation ».

Très souvent l'on ne dispose donc, dans les recueils anciens de chansons traditionnelles, que du « squelette » mélodique, ligne mélodique que l'on pourrait qualifier de « moyenne », au sens mathématique du terme. Millien, ou plutôt Jean-Grégoire Pénavaire, qui notait la musique pour lui, ne s'éloigne pas de cette pratique courante chez ses confrères.

Il n'en va pas de même pour les paroles. Loin de la recherche d'un texte « idéal », complet, parfois « reconstitué » à partir de différentes versions et, il faut bien le dire, de l'imagination de certains collecteurs, Millien, même s'il lui est arrivé, souvent par décence, de « retoucher » des textes, recueille, et publie, de nombreuses versions de chaque chanson (parfois près de trente !) et, pour chaque version, de nombreuses variantes prises auprès de différents informateurs. Le texte, contrairement à la ligne mélodique publiée, n'est donc pas unique et fixé.

Pour qui veut s'emparer de ces répertoires, le travail est donc double. Il faut s'affranchir de la rigidité de la notation mélodique, et à l'inverse choisir parmi l'abondance textuelle telle variante plus plaisante, ou tout bonnement telle partie d'une autre version pour combler des lacunes. Ce qui implique d'adapter la musique aux paroles, mais aussi les paroles à la musique...

C'est ce que propose ici Lucien à l'amateur en quête de chansons mais privé des moyens, ou du temps, nécessaires à cette construction. On trouvera dans ce livret, et pas seulement pour les chansons qu'il chante sur son CD, les textes qu'il a adaptés à la musique qu'il joue, qui sont de la sorte « prêts à chanter ».

Merci de ce cadeau.

Jean-Michel Péru

1. L'état des filles au couvent

Millien-Delarue tome 1 p. 371.

Pierrette Lebas, femme Perruche, La Grange-Mouton (Dompierre-sur-Nièvre), vers 1882.

Maurice Renon, Cercy-la-Tour, 1886, même tome même page, pour les vers lacunaires marqués d'un *, en bissant les vers pour plus de cohérence avec la suite du texte.

C'est une jeune fille,
Âgée de quinze ans,
Qui toujours elle pleure
Pour avoir un amant ;
S'en va dire à sa mère
Que toute la nuit,
Elle ne savait que faire,
Ne pouvait dormir.

Sa mère lui a dit,
Pour la contenter :
- Ma fille, je sais bien
Le mal que vous avez ;
Faut prendre médecine,
Au bras vous saigner,
En peu de temps, ma fille,
Guérie vous serez.

* Je ne veux ni médecine
* Ni un médicament ;
Pour me guérir, maman,
Me faudrait un mari,
Pour me guérir, maman,
Me faudrait un amant.

} bis

- Non, non, non, non, ma fille,
Ce n'est point cela,
Ce n'est point cela
Qui vous conviendra ;
Nous vous mettrons en ville
Dedans un couvent,
Pour y passer vos jours,
Dites adieu à l'amour.

- Dites-moi donc maman,
Dedans ce couvent,
De quelle manière
L'on passe-t'y son temps ?
On porte-t'y fontange
Aussi un bel habit,
On va-t'y à la danse
Prendre son plaisir ?

- Non, non, non, non, ma fille,
Ce n'est point cela,
Ce n'est point cela
Qui vous conviendra.
On porte robe grise,
Aussi le voile blanc,
Voilà l'état des filles
Qui vont au couvent.

2. Celle qui ne veut plus coucher seulette

Millien-Delarue tome 1 p. 363.

Julie Judas, Prémery, 1881.

Il manque un vers au quatrième couplet. Pour combler la lacune, nous proposons un ter sur le dernier (pour insister sur la question). On peut aussi bisser le pénultième et le dernier.

Dans mon jeun' printemps
Un' foule d'amants
Venaient me rendre hommage ;
Dans mon jeun' printemps
Un' foule d'amants
Venaient me voir souvent.
Mon temps est passé,
Je suis délaissée
De ces amants volages ;
Mon temps est passé,
Je suis délaissée,
Je n'vois plus mon berger. *bis*

- Maman, je n'dis rien,
Mais je voudrais bien
Vous dire quelque chose ;
Maman, je n'dis rien,
Mais je voudrais bien
Avoir un entretien.
- Ma fille, je ne sais,
Sans t'avoir parlé,
Ce qui te manque encore ;
Ma fille, je ne sais,
Sans t'avoir parlé,
Qu'est-ce qui peut t'manquer. *bis*

A tous tes repas
Des plats délicats,
Et perdrix et bécasses ;
Du bon chocolat
Et du ratafia,
Tous les jours tu en as.
A ton déjeuner
Du lait, du café,
Du sucre dans ta tasse ;
A ton déjeuner
Du lait, du café,
Qu'est-ce qui peut t'manquer ? *bis*

Ta chambre est garnie
De tapisserie,
De fauteuils à la mode ;
Tu as des habits
Qui sont d'un gros prix,
Comme les dames de Paris.
Tu as des souliers
De couleur, brodés,
Des coiffures en dentelles,
Bague et chaîne d'or,
Qu'est-ce qui te manque encore ? *ter*

Tu as un beau lit,
Des rideaux jolis,
Tu couches toute seule ;
Tu as un beau lit,
Des rideaux jolis,
Où sont donc tes ennuis ?
- Si j'ai un beau lit
Je n'ai pas d'mari,
Voilà ma garniture ;
Si j'ai un beau lit,
Je n'ai pas d'mari
Voilà tous mes ennuis. *bis*

3. Le moine blanc

Achille Millien tome 3 p. 124.

E. Michot, Prémercy, vers 1879.

Le bissage du premier couplet est valable pour toute la chanson

Il était un p'tit moine blanc, } bis
Je ne sais de quel(e) couvent. }
Il avait dans sa chambrette, } bis
Une tant jolie fillette. }

Quand le moine fut réveillé,
A matin', pour aller chanter,
Il a bien laissé la belle
Et sans feu et sans chandelle.

Quand la belle fut réveillée,
Plus de moine ell' n'a trouvé.
Elle a pris la bouteille à l'encre,
S'en est barbouillé les tempes.

Les temp', de même le menton
Et le visage tout au long,
Par dessous sa gorgerette,
Croyant que c'était d'l'eau claire.

Quand le moine fut arrivé,
A la porte il s'en est allé :
- Venez voir, mes frères, ensemble,
Le gros diable est dans ma chambre !

- Oh ! non, ne me maltraitez pas,
Le gros diable je ne suis pas,
Si je suis là chez le moine,
C'est Nicolas qui m'amène.

Oh ! Oh ! mon frère Nicolas,
Le supérieur le saura.
Tu auras la discipline,
Pour l'amour de Joséphine

4. La fille du prince

Achille Millien tome 2 p. 64.

Louise Rabdeau, veuve Rodier, Prémery, vers 1882 (premier couplet).

Les couplets suivants ont été empruntés à la version chantée par Philippe Chalumeau, Nevers, 1887, p. 59 du même tome.

*La variante, marquée par un *, aux « cent lieues », indiquée dans la note « divers » au bas de la page 60, est utilisée ici pour faciliter l'adéquation des paroles à la mélodie.*

C'était la fill' d'un prince, <i>Dam dam dam, ça ira,</i> C'était la fille d'un prince, D'grand matin si leva.	<i>bis</i>	- Qu'avez-vous donc, la belle, Qu'avez-vous à plorer ?	<i>bis</i>
S'est mise à la fenêtre, <i>Dam dam dam, ça ira,</i> S'est mise à la fenêtre Pour voir la mer couler.	<i>bis</i>	Plorez-vous votre père, Votre mère ou bien moi ?	<i>bis</i>
Voit venir une barque, Trente galants dedans.	<i>bis</i>	- Non, je n'plor' point mon père Ni ma mère ni toi.	<i>bis</i>
Le plus jeune des trente, Chantait une chanson.	<i>bis</i>	- Plorez-vous votre frère Votre soeur ou bien moi ?	<i>bis</i>
- La chanson que vous dites, J'voudrais bien la savoir.	<i>bis</i>	- Non je n'plor' point mon frère Ni ma soeur(e) ni toi.	<i>bis</i>
- Mettez l'pied dans la barque, Je vous l'apprend(e)rai.	<i>bis</i>	Je plore mon honneur, Galant, tu m'l'as gagné.	<i>bis</i>
La belle était friquette Dans la barque est entrée.	<i>bis</i>	- N'plorez point tant, la belle, Je vous le rend(e)rai	<i>bis</i>
* Elle a bien fait cinq cents lieues Sans rire et sans plorer.	<i>bis</i>	- C'nest pas aisé à rendre <i>Dam dam dam, ça ira,</i> C'n'est pas aisé à rendre Comm' de l'argent prêté.	<i>bis</i>
* Tout au bout des cinq cents lieues, Ell' s'y prend à plorer.	<i>bis</i>		

5. La robe couleur de cendre

Millien-Delarue tome 2 p. 223.

Louise Rabdeau, femme Rodier, Prémery, vers 1882.

Dedans Prém'ry y a-t-une brune
A qui j'ai voulu faire fortune,
Je ne sais pas si je l'aurai,
Je ne sais pas ses volontés.

Un beau matin, dans la matinée,
Dedans son lit j'la trouve couchée
Je lui ai dit : - Belle, dormez-vous ?
A nos amours y pensez-vous ?

- Oh! je ne dors, ni j'ensommeille,
Tout' la nuit mon cœur se réveille,
Toute la nuit je pense à vous,
Mon cher amant, marions-nous.

- En as-tu parlé à ton père,
Aussi à ta très chère mère ?
- J'en ai parlé, j'en ai du r'fus,
A nos amours, y pensons plus.

Je vais m'acheter une robe,
Je l'achèterai couleur de cendre,
C'est bien la plus triste couleur
Pour un amant qui vit en langueur.

Je m'en irai de porte en porte,
Dedans ma main une petite cloche,
Je m'en irai, toujours d'mandant
Comme un amant qui perd son temps.

6. Mariée avec un vieil avocat

Millien-Delarue tome 3 p. 237.

Mme Boudon, Prémery, 1881.

La mélodie à la vielle du deuxième vers à partir du couplet 4 n'est pas notée sur la partition, c'est un ajout pour coller au texte qui, à partir de cet endroit, présente un vers supplémentaire. Nous avons ainsi choisi, devant l'absence de précisions, de placer le refrain après ces deux premiers vers, car c'est ce qui nous a semblé le plus logique.

Mon père m'y marie
Eh là ! grand Dieu ! que j'en suis fâchée,
'vec un vieux avocat,
Ah ! Je n'm'en souci' guère,
'vec un vieux avocat,
Ah ! j'n'm'en souci' pas.

La première nuitée,
Eh là ! grand Dieu ! que j'en suis fâchée,
'vec lui je me coucha,
Ah ! Je n'm'en souci' guère,
'vec lui je me coucha,
Ah ! j'n'm'en souci' pas.

Il me tourna l'épaule,
Eh là ! grand Dieu ! que j'en suis fâchée,
De suite il s'endorma,
Ah ! Je n'm'en souci' guère,
De suite il s'endorma,
Ah ! j'n'm'en souci' pas.

Elle prend sa gorgette,
Sa coiffure, sa coiffette,
Eh là ! Grand Dieu ! Que j'en suis fâchée,
Chez son père ell' s'en va,
Ah ! Je n'm'en souci' guère,
Chez son père elle s'en va,
Ah ! j'n'm'en souci' pas.

- Bien le bonjour, mon père,
Sans oublier ma mère,
Eh là ! grand Dieu ! que j'en suis fâchée
Quel homme j'ai-t-y là ?
Ah ! Je n'm'en souci' guère,
Quel homme j'ai-t-y là ?
Ah ! j'n'm'en souci' pas.

- Oh ! n'aie point peur, ma fille,
Cet avocat est riche,
Eh là ! grand Dieu ! que j'en suis fâchée,
Son bien te nourrira,
Ah ! Je n'm'en souci' guère,
Son bien te nourrira,
Ah ! j'n'm'en souci' pas.

- Au diable de sa richesse,
Aussi de son avocatesse,
Eh là ! grand Dieu ! que j'en suis fâchée,
Les plaisirs n'y sont pas !
Ah ! Je n'm'en souci' guère,
Les plaisirs n'y sont pas !
Ah ! j'n'm'en souci' pas.

7. La prise du vaisseau

Achille Millien tome 1 p. 307.

Pierrette Lebas, femme Perruche, la Grange-Mouton (Dompierre-sur-Nièvre), 1882.

*Les vers lacunaires du 4^e couplet, marqués par un *, ont été complétés par ceux de la chanson Le Foudrion, version de synthèse établie par Robert Bouthillier et interprétée par le groupe Serre l'Écoute sur l'album Chansons des bords du Saint-Laurent. Ce texte combine des éléments de plusieurs versions plus ou moins lacunaires recueillies en Acadie, sur la base de celle enregistrée en 1953 par Dominique Gauthier, puis en 1975 par Robert Bouthillier et Vivian Labrie, auprès de Lévi Lebouthillier de Saint-Simon, co. Gloucester (Nouveau-Brunswick). Enregistrements conservés aux AFEUL, coll. D. Gauthier, enrg. n° 263, et coll. RBVL, enrg. n° 455.*

Nous sommes partis de Toulon,
Trois vaisseaux de la nation :
C'était pour s'en aller croiser
Sur les côtes d'Irlande.
En espérant le vent changer,
A fallu mouiller l'ancre.

} bis

Ne fut pas sitôt démonté :
- Allons ! garçons, faut amener,
Allons, garçons, faut amener,
Pavillon d'assistance,
Car nous sommes bien éloignés
De la terre de France.

} bis

Le trente août, ne fut pas jour,
Qu'il a fallu nous mettr' debout.
Il s'élevait un si grand vent,
La tempête et l'orage
Nous ont bien vite repoussés,
A cinquante lieues au large.

} bis

A notre bord est arrivé
Un de leurs officiers anglais.
Et tout en arrivant à bord,
Nous fait la révérence :
- C'est donc vous, messieurs les Français,
Qui faites résistance ?

} bis

Voilà qu' nous voyons arriver
Trois bâtiments, vaisseaux anglais.
Ils arrivaient tout droit sur nous,
Aussi prompts que la foudre ;
Ils croyaient bien, pour le certain,
De nous réduire en poudre.

} bis

- Si résistance nous faisons,
A notr' commandant nous l'avons.
Donnez-vous donc la peine d'entrer
Ici, dans cette chambre ;
Vous y trouverez notr' commandant,
C'est lui qui vous demande.

} bis

* Nous les avons bien espérés
* Sur nos basses voiles carguées
Ils ont pas voulu commencer,
La chose est surprenante :
C'est nos canons de trente-six
Qu'ont commencé la danse.

} bis

Il ne fut pas plutôt entré,
Le commandant lui a ordonné :
Apporte-moi ton portefeuille
Que je sign' la sentence...
- Oh ! adieu donc, beau bâtiment,
T'appartiens à la France !

} bis

Le premier coup que nous tirons,
C'est sur leur grand mât d'artimon,
Le deuxièm' coup qu'on a tiré
C'est sur le grand mât de beaupré.
Si vous aviez vu sur le pont,
Ah ! le triste carnage !
Leurs grand' voiles et les huniers
Brisés par la mitraille.

8. Le petit panier blanc

Millien-Delarue tome 5 p. 204.

Louise Rabdeau, femme Rodier, Prémery, 1882, pour les 1er et dernier couplets, marqués d'un *.

J. Berdonneau, Saint-Aubin-les-Forges, 1880, même tome p.203, pour les couplets intermédiaires utilisés pour combler les lacunes.

Dans un souci de cohérence, en rassemblant les deux versions, on a transformé la meunière en bergère. Le mélange des deux a également introduit un dialogue avec une grand-mère décédée, que nous maintenons pour accentuer l'ironie de la situation.

Pour permettre d'adapter les paroles de cette version à la mélodie de la première, on a ôté les élisions indiquées, de manière à ce que chacun les établisse à sa volonté.

* L'autre des jours je m'y promène
Tout au bord d'un coulant ruisseau,
Oh ! j'aperçois une bergère
Qu'elle dormait au bord de l'eau,
Et je m'approche et je lui prends
Son son, son joli son,
Et je m'approche et je lui prends
Son joli petit panier blanc.

La bergère, elle se réveille, } *bis*
Elle se réveille en soupirant }
- Vous m'le prenez bien hardiment
Mon mon, mon joli, mon
- Vous m'le prenez bien hardiment
Mon joli petit panier blanc.

- Tu ne sais donc pas, la belle,
Que je suis un gros marchand,
Quand je vais en marchandises,
Je les paie toujours comptant
Et je le prends bien hardiment
Ton ton, ton joli ton,
Et je le prend bien hardiment
Ton joli petit panier blanc.

- Oh! c'est un don de ma grand-mère, } *bis*
Elle me l'a laissé en mourant, }
Car elle m'a dit : - Garde-le bien
Ton ton, ton joli ton,
Car elle m'a dit : - Garde-le bien
Ton joli petit panier blanc.

* - Va-t'en lui dire à ta grand mère
Que c'est une vieille sans dents,
Que dans le temps de sa jeunesse
Oh ! elle en a bien fait autant
Et qu'al n'a pas toujours gardé
Son son, son joli son,
Et qu'al n'a pas toujours gardé
Son joli petit blanc panier.

9. Joli tambour

Achille Millien tome 2 p. 13.

Jeanne (est-ce « la mère Jeanne », servante, née à Dompierre en 1800 ?), Dompierre-sur-Nièvre, vers 1878, pour les deux premiers couplets, marqués d'un *, et la ritournelle.

Marie Gabillot, femme Mouloise, Grenois, vers 1890, même tome p. 9, autres couplets pour combler les lacunes.

*La disposition de la ritournelle (marquée par **) a été modifiée, pour coller davantage au rythme de la mélodie.*

* C'est trois garçons rev'nant de la Bourgogne,

** *Hela,*

traladera, lala

Rev'nant de la Bourgogne.

- Sire le roi, veux-tu m'donner ta fille ?

Hela,

traladera, lala

Veux-tu m'donner ta fille ?

* L'plus jeun' des trois rapportait une rose,

Hela,

traladera, lala

Rapportait une rose.

- Joli tambour, tu n'es pas assez riche,

Hela,

traladera, lala

Tu n'es pas assez riche.

La fill' du roi était à sa fenêtre,

Hela,

traladera, lala

Était à sa fenêtre.

- Je suis plus rich' que toute ta famille,

Hela,

traladera, lala

Que toute ta famille.

- Joli tambour, veux-tu m'donner ta rose ?

Hela,

traladera, lala

Veux-tu m'donner ta rose ?

J'ai trois moulins desur la mer gentille,

Hela,

traladera, lala

Desur la mer gentille.

- Je t'la donn'rai si tu veux êtr' ma mie,

Hela,

traladera, lala

Si tu veux êtr' ma mie.

L'un qui moud l'or et l'autre la farine,

Hela,

traladera, lala

Et l'autre la farine.

- Joli tambour, parles-en à mon père,

Hela,

traladera, lala

Parles-en à mon père.

L'autre moudra les amours de ma mie,

Hela,

traladera, lala

Les amours de ma mie.

10. Je t'ai bien que trop donné

Millien-Delarue tome 2 p. 156.

Mère Richard, Dompierre-sur-Nièvre, 1882 pour les couplets notés par un *, dont le troisième mais uniquement pour les deux premiers vers.

Pierre Bourdier, Beaumont-la-Ferrière, 1878, même tome p. 154 pour les autres couplets.

Les bissages sont valables pour toute la chanson.

* - Rossignol du vert bocage,
Le plus sage des amoureux, } *bis*
Emportez donc z-une lettre
A ma tant jolie maîtresse } *bis*
Qu'est dans son beau lit de fleurs.

* Le rossignol prend son vol(e),
Au jardin d'amour s'en va,
A la porte de la belle
En chantant sa chansonnette,
Que la belle s'en réveilla.

* Qui qu'c'est donc qu' ces mauvaises langues
Qui font sur moi des chansons ?
- Ah ! c'est votre amant, brunette,
Votre amant le plus fidèle
Quand il est auprès de vous.

- Mon amant le plus fidèle,
Monsieur, le connaissez-vous ?
Il est là-bas dans la plaine,
Dans ces petits champs d'aveine
A la chasse au sanglier.

- Le sanglier que je chasse,
C'est le fruit de nos amours !
Donnez-moi quelque assurance,
Quelque mot de souvenance,
Pour me souvenir de vous.

* - Laissez dire, laissez faire,
Laissez parler qui voudra !
Laissez dire, laissez faire
J'aimerai toute ma vie,
J'aimerai qui m'aimera.

11. J'emmène la p'tit' Marie

Millien-Delarue tome 3 p. 144.

M. Moreau, la Grange-Mouton (Dompierre-sur-Nièvre), 1882.

J'emmène la p'tit Marie,
J'l'emmène bien doucement.
Elle a le coeur si sage et si doux
Qu'ell' rend les homm' volages,
Elle a le coeur si sage et si doux
Qu'ell' rend les homm' jaloux.

13. Les mensonges

Achille Millien tome 2 p. 290.

Solange Mussier, veuve Jeannet, Gagy (La Celle-sur-Nièvre), vers 1899, pour le 1er couplet, le refrain et, sans doute, les variantes notées par un *.

Cl. Sallé, Menou, entre 1877 et 1899, même tome p. 287 pour les autres couplets.

Pour combler la lacune de la variante du couplet 5, nous avons choisi de bisser les 2 premiers vers.

Moi, je sais bien une chanson
Qu'est tout' de pures mentes.
S'il y a un' vérité dedans,
Je veux que l'on me pendre.
Bon,
Tiens-toi, belle, en l'ombre du bois,
Tiens-toi, belle, en l'ombre.

Je me levai de bon matin
Avant que l'soleil couche ;
J'ai pris ma charrue sur mon dos,
Mes deux boeufs dans ma poche.
Bon,
Tiens-toi, belle, en l'ombre du bois,
Tiens-toi, belle, en l'ombre.

De là, tout en me promenant
Le long de la rivière,
J'm'en fus labourer dans un champ
Où n'y avait pas de terre.
Bon,
Tiens-toi, belle, en l'ombre du bois,
Tiens-toi, belle, en l'ombre.

Dans mon chemin j'ai rencontré
Un pommier chargé d'poires.
* Je l'ai secoué, secoué, secoué
L'est tombé des cenelles.
Bon,
Tiens-toi, belle, en l'ombre du bois,
Tiens-toi, belle, en l'ombre.

* Elle m'a mordu au gros artou, } *bis*
J'en saignis à l'oreille.
Bon,
Tiens-toi, belle, en l'ombre du bois,
Tiens-toi, belle, en l'ombre.

* Je m'en allai vers mon tailleur,
Celui qui fait ma toile,
J'lui ai d'mandé un gafignon¹
Pour mettre à mon oreille.
Bon,
Tiens-toi, belle, en l'ombre du bois,
Tiens-toi, belle, en l'ombre.

* Quand je seus eu à la maison,
Y avait ben de quoi rire :
Ma femme au juc², ma poul' sus l'lit,
Qui s'étouffait de rire.
Bon,
Tiens-toi, belle, en l'ombre du bois,
Tiens-toi, belle, en l'ombre.

Le cochon, la queue retroussée,
Qui coulait la lessive
Les mouches qu'étaient au plancher,
Qui s'étouffaient de rire.
Bon,
Tiens-toi, belle, en l'ombre du bois,
Tiens-toi, belle, en l'ombre.

Y en a un' qu'est tombée sus l'lit,
Ell' s'est cassé la cuisse.
On l'a menée à l'hôpital,
Avecque des béquilles.
Bon,
Tiens-toi, belle, en l'ombre du bois,
Tiens-toi, belle, en l'ombre.

1) Guêtre

2) Juchoir à poules

14. Le galant mal avisé

Achille Millien tome 1 p. 269.

Marguerite Pigoury, Gagy (La Celle-sur-Nièvre), 1881.

C'est un garçon mal avisé,
Sa mie a voulu dérober,
Sa mie a voulu dérober,
Dedans les bois seulette ;
Oh! il l'a pris', l'a t-emmenée
Au bois sous la ramille.

Quand il y fut milieu du bois,
Lui dit : la bell', rentourne-toi,
Lui dit : la bell', rentourne-toi,
De bonn' grâc' je t'en prie,
Ou si tu n'te rentournes pas,
Tu perd(e)ras la vie !

- Comment veux-tu que j'me rentourne,
A présent qu' tu m'tiens dans le bois ?
A présent qu' tu m'tiens dans le bois,
Tu m'as déshonorée.
Je resterai dedans le bois
Comme une abandonnée !

Le beau galant tir' son épée
Sur ses blancs seins il l'a posée,
Sur ses blancs seins il l'a posée ;
Voilà donc sa mie morte !
N'y a plus rien qu'à l'enterrer,
Au bois, sous une coque.

Dans son chemin a rencontré
La Justic' qui y a demandé,
La Justic' qui y a demandé :
- Qu'as-tu fait de ta mie ?
Elle est là-haut, dedans le bois,
J'la crois bien endormie.

Ils l'ont pris, l'ont emmené
Dans un cachot bien renfermé,
Dans un cachot bien renfermé,
À coucher sur la dure,
Où l'on n'y voit ni ciel ni terre,
Ni soleil ni la lune.

- Si j'avais voulu croire' ma mie,
Je n' serais pas là v-où je suis,
Je n' serais pas là v-où je suis,
Je serais auprès d'elle,
Tout en lui contant mes raisons,
En parlant d'amourette !

15. La fille du vigneron

Achille Millien tome 2 p. 20.

Pierrette Lebas, femme Perruche, La Grange-Mouton (Dompierre-sur-Nièvre), 1882.

Petite alovett' grise
Héla,
Petite alovett' grise
A pris son envolée,
Tralala la la ridéra,
A pris son envolée,
A volé dans ces vignes. *bis*

A volé dans ces vignes
Héla,
A volé dans ces vignes.
- Beau vign'ron, beau vign'ron,
Tralala la la ridéra,
Beau vign'ron, beau vign'ron,
Donne-moi donc ta fille. *bis*

Donne-moi donc ta fille,
Héla,
Donne-moi donc ta fille.
- Ma fill' n'est pas pour toi,
Tralala la la, ridéra
Ma fille n'est pas pour toi,
Tu n'es pas assez riche. *bis*

Tu n'es pas assez riche,
Héla,
Tu n'es pas assez riche.
Tu n'as pas mêm' vaillant
Tralala la la ridéra,
Tu n'as pas mêm' vaillant
La robe de ma fille. *bis*

La robe de ma fille
Héla,
La robe de ma fille.
- J'ai bien encor vaillant,
Tralala la la ridéra,
J'ai bien encor vaillant
Sa robe et sa chemise. *bis*

Sa robe et sa chemise,
Héla,
Sa robe et sa chemise.
J'ai trois vaisseaux sur l'eau,
Tralala la la ridéra,
J'ai trois vaisseaux sur l'eau,
Chargés de marchandises. *bis*

Chargés de marchandises,
Héla,
Chargés de marchandises.
Un qui est chargé d'or,
Tralala la la ridéra,
Un qui est chargé d'or
L'autre de pierres fines. *bis*

L'autre de pierres fines,
Héla,
L'autre de pierres fines.
L'autre, y a rien dedans,
Tralala la la ridéra,
L'autre, y a rien dedans
C'est pour mener ma mie. *bis*

C'est pour mener ma mie,
Héla,
C'est pour mener ma mie.
- Eh bien ! donc j'y consens,
Tralala la la ridéra,
Eh bien ! donc j'y consens,
Je te donne ma fille. *bis*

Je te donne ma fille,
Héla,
Je te donne ma fille.
- Beau vign'ron beau vign'ron,
Tralala la la ridéra,
Beau vign'ron, beau vign'ron
Moi, je t'en remercie. *bis*

Moi, je t'en remercie,
Héla,
Moi, je t'en remercie.
Là-bas, dans mon pays
Tralala la la ridéra,
Là-bas, dans mon pays
Y en a de plus jolies. *bis*

16. Le mauvais riche et la dame charitable

Achille Millien tome 1 p. 17.

Marie Moreau, femme Balet, Beaumont-la-Ferrière, entre 1877 et 1887.

La sainte Vierge pleure
Dans son carreau d'argent ;
Elle y pleur' la misère
De Jésus, son enfant.
Jésus la reconsole :
- Ma mèm', pleurez point tant !
Les rich's feront l'aumône,
Les pauvr's chercheront.

Jésus s'habille en pauvre,
L'aumôn' s'en va chercher.
A la porte d'un riche
Il s'en va demander.
- O le riche, ô le riche,
Faites la charité
Au pauvre misérable
Qui vient la demander.

Voilà trois jours ou quatre
Que je n'ai rien mangé !
Il y a des croût's sur votr' table
Restant de votr' dîner.
- Les croût's desur ma table,
Alles sont pour mes chiens ;
Mes chiens me prenn't des lièvres
Et toi tu n'me prends rien.

- Voilà trois jours ou quatre
Que je n'ai rien mangé.
Y a des miett's sur votr' table,
Restant de votr' dîner.
- Les miett's desur ma table,
Alles sont pour mes poul's ;
Mes poul's me font des oeuf(es)
Et toi tu n'men fais point.

La dam' qu'est en fenètre,
Qu'entend ce discours-là : } bis
- Entrez, entrez, le pauvre,
Entrez vous réchauffer,
Y a du pain sur la table,
Un lit pour vous coucher.

Quand fut sur la minuit,
Demande à se coucher,
En entrant dans la chambre,
Se forme un' grand' clarté.
- Dites-moi donc, le pauvre,
Qu'est-c' qu'y reluit ici :
C'est-i le jour qui donne
Ou bien la lun' qui luit ?

- C'est ni le jour qui donne
Ni la lune qui luit ;
Ce sont vos bonn's aumônes
Qui ouvren't le Paradis.
Préparez-vous, madame,
C'est pour bientôt mourir ;
En trois jours ou en quatre,
Vous s'rez au Paradis.

Au bout d'trois jours ou quatre, } bis
La dame vint à mourir
Du dret s'en est allée
Devant le Paradis ;
A la port' de Saint Pierre
Ell' frappe pour l'ouvrir.

- Dites-moi donc, madame
Qu'ez-vous fait dans votr' temps ? } bis
Ez-vous chauffé les pauvres ?
Ez-vous vêtu les nus ?
Ez-vous bien fait l'aumône
Au nom du doux Jésus ?

- J'ai bien chauffé les pauvres,
J'ai bien vêtu les nus,
Et j'ai bien fait l'aumône
Au nom du doux Jésus.
- Allez, allez madame
Dans le bon Paradis ;
La porte, elle est ouverte
Depuis hier, le midi.

Au bout de quelque temps, } bis
Le rich' vient à mourir.
Du dret s'en est allé
Devant le Paradis.
A la port' de Saint Pierre
Il frappe pour l'ouvrir.

Saint Pierre lui demande : } bis
- Qu'as-tu fait dans ton temps ?
As-tu chauffé les pauvres ?
As-tu vêtu les nus ?
As-tu bien fait l'aumône
Au nom du doux Jésus ?

- J'n'ai pas chauffé les pauvres,
J'n'ai pas vêtu les nus ;
Je n'ai pas fait l'aumône,
Au nom du doux Jésus.
- Va-t'en, va-t'en, pauvre homme,
Va dans l'enfer bouillir ;
La grand' chaudièr' de fonte
Sera ton Paradis.

- Si jamais j'y retourne } bis
Au pays qu'j'ai perdu,
Je chaufferai les pauvres,
Je vêtirai les nus,
Je ferai bien l'aumône
Au nom du doux Jésus.

- Oh ! non, jamais, pauvre homme,
Tu n'y retourneras
Tu es comme cet arbre
Qui n'rapporte aucun fruit.
Tu as perdu ton âme,
Tu t'en vas repentir.